

Table Ronde 1

**Apprendre ici et là-bas
ou la mobilité universitaire au service du plurilinguisme**

La mobilité universitaire représente la face la plus évidente de l'internationalisation voulue des campus, ce dernier phénomène devenant marqueur d'une époque dans l'histoire des universités. Les échanges universitaires constituent ainsi un enjeu majeur de l'enseignement supérieur, et une question que les enseignants de langue ne peuvent ignorer mais bien au contraire dont ils doivent se saisir pour en alimenter la réflexion sur celle-ci et en devenir des acteurs incontournables.

C'est pour cette raison que les Rencontres Pédagogiques du Kansai ont décidé de réfléchir cette année sur ce thème par le biais d'une table ronde rassemblant des intervenants issus d'établissements très différents : pas spécialement célèbres, à l'échelle de l'archipel, pour leurs actions dans le domaine des langues (Université Konan, Université Préfectorale d'Osaka) ou justement (re)-connus pour cela (Université Sophia, Université des Langues étrangères d'Osaka). Cette confrontation a paru intéressante dans la mesure où elle révèle, au-delà des parcours respectifs de chacun, des points de réflexion communs ou d'autres pouvant être approfondis, quelles que soient justement les expériences de départ.

En effet, partout, on part ! Mais pourquoi ? pour faire quoi ? Pour apprendre quoi ? Par ailleurs, la mobilité n'est jamais improvisée mais est toujours structurée, ou se doit de l'être, aussi bien au niveau individuel qu'institutionnel. Chacun à leur manière, les intervenants rappellent ici quelques points forts de cette réalité de la vie universitaire qui leur tiennent à cœur.

Geneviève Fondville, de l'Université de Sophia, aime à lire la mobilité universitaire comme un projet qui engage, et cela, pourquoi pas, jusqu'à un au-delà des études.

Noriko Nakamura, de l'Université Konan, s'intéresse à ce que la mobilité peut apporter à la formation intellectuelle des étudiants. Elle suggère que les mondes d'ici et de là-bas peuvent se rejoindre très simplement dans un exercice réputé difficile, mais tellement stimulant : la dissertation.

Sylvie Fujihira, de l'Université des Langues étrangères d'Osaka, évoque une situation sans doute assez privilégiée où la mobilité fait partie intégrante du temps des études, de la vie du campus. Si l'institutionnalisation de la mobilité dont elle fait part ne peut être appliquée telle quelle ici ou là, la piste du tutorat mérite réflexion, car elle touche

à une donnée comprise dans l'idée des échanges mais souvent un peu délaissée, la réciprocité.

Enfin Masahiro Terasako, de l'Université Préfectorale d'Osaka montre, à travers le cas d'une université sans département de langues, que les efforts et l'énergie investis pour la mise en place d'échanges véritablement bilatéraux, se révèlent à court terme payants. Cet exemple laisse à penser que, malgré les difficultés rencontrées, les deuxièmes langues ont encore une place à tenir sur les campus.

1. Un des enjeux de l'échange linguistique : savoir mûrir un projet personnel

Geneviève FONDVILLE

Université Sophia, département de littérature française

« Quelles sont les implications pédagogiques des mobilités pour les étudiants ainsi que pour les enseignants, **avant le départ** ? ». Je voudrais citer Madame Daniélou : « *Il s'agit de libérer la source, de tracer le dessin du fleuve.* » disait-elle à ses enseignants. Cette citation reflète bien l'enjeu de ces échanges. Il s'agit de permettre à l'étudiant japonais de clarifier son désir d'apprendre le français et ensuite de lui donner l'occasion de mûrir un projet personnel. J'aborderai d'abord la préparation que l'on est en droit d'attendre de l'étudiant, les obstacles qui retiennent les autres de tenter l'expérience et enfin la responsabilité qui incombe à l'enseignant s'il veut que d'une part, les échanges soient une réussite et d'autre part que le maximum d'étudiants tentent l'expérience. Il faut demander aux étudiants dès la première année d'intégrer le projet d'aller étudier en France ainsi que d'envisager un séjour d'un mois en France dès la fin de la première année. Ensuite il faut aider les étudiants à faire mûrir un projet d'études en France et les préparer à l'entretien oral qui précède les échanges linguistiques. Il me semble nécessaire d'insister sur 3 points : la cohérence et l'originalité de leur projet, ainsi que la capacité à justifier intelligemment de leurs choix.

Face à la baisse du nombre de candidats au départ il convient de s'interroger sur le fait que rares sont ceux qui disent considérer ce séjour linguistique comme un plus pour leur vie professionnelle ! À nous de leur prouver que toute expérience est utile ; Ensuite, je retiendrai quatre défauts facilement perfectibles qui sont à la source de ce manque de motivation : un manque de confiance en soi, une incapacité à construire un projet, un manque de curiosité, une vue à court terme.

Les enseignants ont aussi une part de responsabilité. Il leur revient d'insérer ces voyages linguistiques dans le curriculum de leur département. Ensuite à eux de repérer les étudiants que cette aventure pourrait intéresser ! Enfin, il convient que les enseignants incitent les étudiants à prendre de l'altitude par rapport à leurs études, et surtout à en trouver la finalité. Il est bon aussi de leur rappeler que toute épreuve, et celle de partir en

France en est une, est un révélateur de capacités encore endormies, de maîtrise de soi, de maturité. C'est aussi à nous de mettre en lien les partants et les arrivants et de soigner le retour au Japon en demandant à ceux qui sont partis en France de témoigner de leur expérience.

2. Les apports des échanges

Noriko NAKAMURA

Université Konan, noriko@konan-u.ac.jp

Les échanges universitaires faisant à l'heure actuelle l'objet d'un grand intérêt, nombreuses sont les universités japonaises qui ont des accords d'échanges d'étudiants avec leurs homologues françaises. Bien que l'Université Konan n'ait pas de section de littérature française ni de section de langue française, elle a conclu des accords avec deux universités françaises, l'Université de Tours et l'Université de Lyon 3, en plus de cours d'été organisés à l'Institut de Touraine qui entretient des relations étroites avec l'Université de Tours.

Depuis 1999, 47 étudiants ont participé aux cours d'été à l'Institut de Touraine, validés à l'Université Konan comme quatre U.V. de « 海外語学講座 » (*Cours de langue suivis à l'étranger*). Par ailleurs, avant la fin 2007, nous aurons envoyé au total onze étudiants non-spécialistes à l'Université de Tours, et sept étudiants à Lyon 3.

Pour préparer nos étudiants à une formation en France dans la faculté correspondant à leur spécialité, sociologie, gestion, droit, etc., nous organisons d'une manière plus ou moins originale des cours de civilisation française intitulés *Langue et culture françaises* : « 言語と文化 フランス ». Ces cours sont le produit d'une collaboration entre un professeur français et un professeur japonais : mon collègue français Didier Chiche donne des cours d'histoire française en français et en japonais, et j'explique en japonais certaines réalités sociales françaises, à commencer par le système éducatif. Chaque professeur assiste volontairement aux cours de son (sa) collègue. Dans les séances que j'assure, après avoir expliqué en quoi consiste la dissertation philosophique exigée au baccalauréat, j'impose à nos étudiants un exposé en japonais, mais organisé à la manière d'une dissertation française, car il nous semble que la méthode de la dissertation française est utile pour écrire un rapport, un mémoire de licence, et plus tard, pour faire une présentation ou une démonstration lorsqu'ils travailleront. Grâce à la présence de mon collègue qui critique ou apprécie les exposés de son point de vue de professeur français, nos étudiants sont très actifs dans nos cours. Comme thèmes d'exposés, nous donnons des sujets plutôt socioculturels susceptibles d'intéresser nos étudiants : *Faut-il abolir la peine de mort ? ; La préparation des examens d'entrée à l'université au Japon est-elle utile ? ; L'existence de supermarchés ouverts 24 heures sur 24 est-elle indispensable ?* etc. Après avoir écouté une trentaine d'exposés donnés en japonais mais construits à la française, nos étudiants

commencent à poser des questions et à s'exprimer, ce qui ne leur arrivait pas avant de suivre ces cours. À la fin du semestre, ils doivent aussi écrire un rapport sous forme de dissertation en quatre heures, et ils y réussissent assez bien.

On reproche souvent aux étudiants japonais d'être timides. Or en général, la timidité des étudiants japonais résulte de leur expérience du collège et du lycée où on ne leur demandait presque jamais d'exprimer leur avis, l'essentiel de l'enseignement secondaire japonais consistant non à réfléchir, mais à mémoriser des connaissances dans la plupart des matières. Nul n'ignore que dans les examens du *Centre d'accès à l'université*, « 大学センター試験 », il suffit d'opérer un choix sur quatre ou six réponses proposées. Les questionnaires à choix multiples ne permettent pas de se faire une opinion, de réfléchir au sens propre du terme.

Or les exercices de dissertation à la française sont très utiles, non seulement pour ceux qui partent, puisqu'en France ils sont censés savoir écrire une dissertation, mais aussi pour ceux qui restent : en fait, la moitié des étudiants qui ont suivi nos cours de civilisation continue le français. Ils se déclarent intéressés par la culture et la mentalité françaises, si différentes des leurs. Ils disent même qu'ils voudraient aller en France pour cette raison.

Par ailleurs, il existe quelques activités hors cours : primo, grâce à un système de *Tuteurs* « チューター制度 », dans lequel les étudiants français d'échanges, séparés en principe des étudiants japonais (puisque'ils suivent des cours de japonais pour étudiants étrangers), accueillent des étudiants japonais venus leur poser des questions ou parler avec eux, de vrais contacts sont possibles. Secundo, l'organisation d'un stage d'entraînement au français sur deux nuits et trois jours, rassemblant une vingtaine d'étudiants japonais motivés et des étudiants français, permet de créer un espace dans lequel on ne s'exprime qu'en français. Tous les étudiants japonais, si motivés soient-ils, ne pouvant pas partir dans un pays francophone, ces activités hors cours organisées et animées par les enseignants de français donnent aux étudiants japonais l'occasion de connaître des jeunes français de leur génération, ce qui alimente l'intérêt des étudiants pour la langue et la culture françaises.

L'un des objectifs des échanges universitaires est en effet de former des jeunes sachant réfléchir d'une manière autre que la manière japonaise.

3. Échanges linguistiques : comment faire pour que ceux qui partent comme ceux qui restent puissent en profiter ?

Sylvie FUJIHARA

Université des Langues étrangères d'Osaka

Université spécialisée dans les langues étrangères, l'Université des Langues Étrangères d'Osaka connaît une mobilité étudiante importante. Ainsi, les étudiants qui sortent de la section française sont environ un tiers à avoir fait un séjour d'études d'au moins six mois en pays francophone. Mais pour les deux tiers qui n'ont pas eu cette chance,

il existe des possibilités de contacts enrichissants avec des étudiants francophones sur le campus.

En effet, avec l'aide du Centre de Langue et de Culture japonaises, la Faculté des Langues Étrangères d'Osaka a établi un système d'échanges qui permet d'accueillir six étudiants français et d'en envoyer autant dans nos établissements partenaires (Université de Provence, Université de Toulouse-Le Mirail, I.E.P. de Lille).

Les étudiants qui partent étant sélectionnés par un concours, cela crée une émulation très positive parmi les étudiants dès la première année. Et pour ceux qui restent, la présence des étudiants français et francophones qui participent à ce programme, appelé Maple Program, présente de nombreux avantages :

- * les étudiants accueillis habitant sur le campus, ils participent aux activités de club et aux différentes fêtes qui ponctuent l'année scolaire, parmi lesquelles les deux fêtes organisées par l'administration pour qu'étudiants japonais et étrangers fassent connaissance.

- * les équipes pédagogiques ont mis au point deux systèmes de cours pour favoriser les contacts :

- + des groupes de quatre étudiants, deux Japonais et deux étrangers, se réunissent autour d'un professeur pour parler en japonais, d'un sujet culturel qu'ils ont choisi.

- + certains cours de la Faculté des Langues Étrangères sont ouverts aux étudiants étrangers, ce qui permet à nos étudiants d'entrer en contact avec eux de manière naturelle.

Mais le système le plus original et le plus efficace est celui des tuteurs. En effet, chaque étudiant accueilli dans le cadre du Maple Program a un étudiant japonais pour tuteur. Ces tuteurs sont rémunérés et doivent, à raison de quinze fois deux heures par semaine, rencontrer l'étudiant dont ils ont la charge pour l'aider dans différentes démarches. En réalité, cela devient en général un système d'échanges de cours et d'aide linguistique. Et bien souvent, chacun présente ses amis, des sorties et des fêtes sont organisées, des réseaux se mettent en place, notamment pour aider les étudiants japonais à préparer les concours de récitation et d'éloquence, pour les répétitions de la pièce de théâtre qui est écrite et jouée pour la fête de Madani, etc.

Et le rôle d'intermédiaire des tuteurs s'ajoute à celui que jouent les étudiants japonais qui sont revenus des établissements partenaires pour que les relations entre les étudiants français et francophones d'un côté, japonais de l'autre, puissent faire connaissance et s'entraider.

4. Un défi pour Osaka Furitsu Daigaku : les échanges bilatéraux avec l'Université de Cergy-Pontoise

Masahiro TERASAKO

Université Préfectorale d'Osaka, [terasako@hs.osakafu-u.ac.jp](http://hs.osakafu-u.ac.jp)

Dans notre université, cinq facultés scientifiques ont introduit, il y a deux ans, le système du <libre choix> pour l'enseignement des deuxièmes langues étrangères (allemand, français, chinois, coréen et russe). Les responsables de ces facultés ont pensé qu'apprendre le français ne servait à rien. Ils avaient raison en un sens, pourrait-on dire, de l'avoir introduit, parce qu'un an ou deux ans d'apprentissage (un ou deux cours seulement par semaine) n'apportaient, en effet, pas grand-chose aux apprenants.

Malgré cette décision, malgré un nombre d'inscriptions en français bien modeste, nous avons, paradoxalement, une présence du français assez forte depuis quelque temps sur notre campus. Nous avons maintenant tout le temps trois ou quatre étudiants d'échanges qui viennent faire leurs études pour une durée d'un an, de six mois, et ce chiffre ne cesse d'augmenter. Par ailleurs, nous accueillons tous les ans une délégation du département du Val d'Oise composée d'une vingtaine de personnes, dont évidemment des universitaires, que le Président de l'Université reçoit avec d'autres dirigeants. Ces derniers entendent là des Français et des étudiants japonais qui s'expriment en français. En plus, nous organisons chaque année, depuis trois ans, un stage intensif de français : « Séminaire de langue française et cultures francophones » à l'Université de Cergy-Pontoise (désormais « UCP ») avec laquelle nous avons une convention de coopération. Une quinzaine, une vingtaine d'étudiants partent en France pour y participer.

Nous avons quatre conventions avec quatre établissements universitaires en France. Ces conventions ont été signées en cinq ans, à partir de 2003¹ (l'Université de Paris VI faisant exception : depuis déjà dix ans, elle continue à envoyer tous les ans, très régulièrement, chez nous un ou deux doctorants). Ainsi, les échanges d'étudiants se renforcent.

Mais il ne faut évidemment pas en rester aux échanges d'étudiants : il faut avoir une coopération continue au niveau des enseignants ; il faut toujours prendre contact avec des professeurs concernés pour que la coopération se réalise régulièrement. Nous avons réussi à maintenir ce contact annuel et établi une forte relation scientifique avec ces quatre établissements, surtout avec l'UCP. Tous les ans, un ou deux professeurs viennent chez nous et discutent des projets en commun, et de chez nous, quelques professeurs s'en vont à l'UCP pour y faire des cours, participer à des séminaires ou à des colloques, etc. L'année dernière en juin, par exemple, un séminaire de réflexion sur l'enseignement des deuxièmes langues étrangères a été organisé en invitant un professeur de coréen de l'Université de

¹ L'Université de Paris VI fait exception : depuis déjà dix ans, elle continue à envoyer tous les ans, très régulièrement, chez nous un ou deux doctorants.

Séoul et Muriel Molinié, maître de conférences à l'UCP. C'était une semaine très riche, fructueuse. Puis, en septembre, s'est tenu, à Cergy, un colloque international : « Cultures croisées – Japon-France », organisé par l'UPO et soutenu par l'UCP et le Conseil général du Val d'Oise. Quarante-deux intervenants s'y sont retrouvés. Dix chercheurs de l'UPO y ont participé, y compris des doctorants se trouvant à Paris. Bien que les dates (du 25 au 27 septembre) n'aient pas été idéales (c'était la rentrée ; les professeurs et les étudiants de Cergy avaient cours), nous avons eu à peu près trois cents personnes en trois jours. En France, on prépare maintenant la publication des actes de ce colloque chez deux éditeurs.

Cette année, nous organiserons d'autres séminaires à Cergy. Le Président de l'UPO a décidé d'y participer, lui aussi. Il faut ajouter que notre relation ne fonctionne pas à sens unique : ce sont des échanges bilatéraux. Cela est essentiel quand on parle de coopérations internationales. Mais nous ne sommes pas encore totalement satisfaits de ces activités. J'essaie maintenant d'agrandir le nombre d'universités partenaires de l'UPO et d'élargir notre coopération avec la France. Cette année, au moins une autre convention va être signée avec une grande école à Paris.

Voilà le défi de l'UPO pour renforcer l'enseignement du français en profitant des coopérations internationales avec des établissements universitaires français. Je dois noter en dernier lieu qu'à l'UCP, une section de LEA anglais-japonais a été créée à la rentrée 2006. À partir de l'année prochaine, nous organiserons un stage intensif de japonais chez nous. En avril prochain, cinq étudiants de cette section viendront étudier pour un an chez nous. Notre coopération est ainsi de plus en plus bilatérale, ce qui dynamisera l'enseignement de la langue, je pense.

Tous les aspects de la mobilité universitaire, toutes les difficultés, toutes les possibilités n'ont pas été évoquées ici, bien évidemment, car il n'y a pas une mobilité mais des mobilités, qui sont pensées et réalisées, à chaque fois, dans des contextes particuliers. Mais elles amènent aussi des invariants comme le fait de soutenir la motivation des apprenants, de transformer ces derniers avec leurs enseignants, et les chercheurs, en médiateurs, et à trouver une forme aboutie dans la bilatéralité et la réciprocité. Elles sont porteuses aussi de dynamisme et d'ouverture sur l'avenir.

Marie-Françoise Pungier, Université Préfectorale d'Osaka, mfp@las.osakafu-u.ac.jp